

CADOUDAL,

OU

LA MACHINE

INFERNALE,

Drame historique en 3 actes;

PAR CHAUTARD.

Représenté, la première fois, sur le théâtre de Toulon,
le 14 mars 1834.

TOULON,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE CANQUOIN,
rue Neuve, n° 1.

1834.

CADOUDAL,

OU

LA MACHINE INFERNALE,

Drame en 3 actes.

UN MOT

AU PUBLIC DE TOULON.

Au public de Toulon, merci.... merci.... Car en dépit du jeu des acteurs, ma pièce s'est soutenue.

Qu'on me permette dans l'intérêt de l'art scénique d'entrer dans quelques détails.

Mon ami Rigal, régisseur du théâtre de Toulon, sachant que je projetais, d'esquisser quelques scènes de drame, me proposa de prendre pour type Cadoudal ce colosse des conspirateurs. Le sujet par lui-même est aride; l'histoire me donnait si peu de détails, qu'il me fallut tout créer..... tout jusqu'au caractère.

Mettre en présence tous les partis, et par le temps qui court, heurter tant d'intérêts divers,.... et puis : ce droit qu'à la porte on achète en entrant.... tout cela m'effrayait, mais pas autant pourtant que les difficultés que j'avais à vaincre de la part des acteurs.... pièce d'amateur.... on ne se doutera jamais de l'effet que produisent ces deux mots sur l'organisation physique des Thespis du jour, pièce d'amateur! !.. ça ne peut-être bon,.... ça ne se jouera qu'une fois, aussi à quoi bon apprendre un tas de mots qui ne doivent aboutir qu'à une chute.., On joue.... le spectateur critique, il croit

faire justice, eh bien, ce n'est pas la pièce de l'auteur qu'il vient de voir jouer, c'est l'œuvre sans suite, à charpente mutilée.... l'œuvre du comédien.... ainsi il m'est arrivé. C'est ce qui me décide à faire imprimer; je livre au public deux versions, celle débitée au théâtre le 14 mars 1834, et celle-ci: qu'on juge!

Combien il est à regretter que l'abus de la centralisation ne soit point extirpé de notre civilisation moderne.

En dehors d'Athènes rien n'était bien, le centre des arts était là; être Athénien ou acheter des applaudissemens au poids de l'or, comme Denis de Syracuse.... Ainsi Paris.... hors de la Capitale rien, en province tout est nul.... arrière vous tous, quel que soit votre talent, arrière si vous n'êtes pas étayés des monopoleurs de l'orgueilleuse Lutèce...... arrière..... et c'est pitié que ce mépris incisif, ce mépris qui corrode, qui rabougrit, rapetisse tout ce qui vient de la province.... la province, elle ne doit pas avoir une idée à elle; et vous voulez du théâtre, du théâtre, vous chétifs... quand vous n'avez pas un décors, pas même une salle de spectacle, et quand vos comédiens vous humilient, vous abreuvent d'amertumes; quand ils lacèrent vos œuvres, quand ils remplacent vos idées, par leurs improvisations pleines d'absurdité: déception! déception! Ici point d'allusion au talent des acteurs.

Quand donc viendra le jour où l'on fera la part du provincial, où son ouvrage ne sera pas repoussé du pied, où on ne le tuera pas avec des huées.... et notre siècle est le siècle des progrès.... Nous des progrès! Quand l'Italie au moyen âge était sous ce rapport plus avancée que nous; et qu'importait à Florence que la Jérusalem fut née à Ferrare, la Jésusalem était fille d'une ville d'Italie et toute l'Italie en réclama la gloire.

Qu'on ne croie pas cependant que je veuille me faire l'application de tout ce que j'avance ici; oh! non. Je suis trop bas placé; et puis, voyez-vous, mon œuvre à moi n'est qu'une

œuvre éphémère, une œuvre de huit jours; et quand on ne met que huit jours à créer trois actes d'un drame, on ne doit pas attendre grand succès. Je sais bien que le public a le droit de ne pas vous tenir compte du plus ou moins de temps.... Au fait, que lui importe à lui.... L'essentiel est qu'il s'amuse; *et cependant les artistes dramatiques de la ville de Toulon*, excepté quelques-uns, qui sont mes véritables amis..... ont mis tout en œuvre pour dégoûter le spectateur..... Le spectateur. Oh! qu'il reçoive mes remercîmens; il a étayé l'œuvre du prolétaire.

CHAUTARD.

PERSONNAGES.

GEORGES CADOUDAL.

LAVAUDANT.

GROHIER.

ST-RÉGENT.

LIMÉOLENT.

CARBON.

JOYAUT.

MARIE.

UN OFFICIER.

SOLDATS ET CONJURÉS.

(La scène se passe en 1801, sur les côtes de la Bretagne.)

ACTE Ier. SCÈNE Ire.

UNE GROTTE AGRESTE.

Cette grotte partage le théâtre par moitié dans sa hauteur. Elle occupe les deux premiers plans dans sa largeur et sa profondeur. Dans le fond, au milieu, une ouverture naturelle entourée d'aspérités et de plantes rampantes, laisse apercevoir à peu de distance le rivage de la mer qui se perd à l'horizon. Le dessus de la grotte est praticable par les deux coulisses de droite et de gauche, et représente un sentier bordé de rocs, au milieu duquel est un petit phare rustique et très peu élevé.

Dans l'intérieur de la grotte, des pointes de rochers à droite et à gauche (plusieurs personnes doivent pouvoir s'y cacher). Au premier plan gauche du public, un arbuste sauvage masque entièrement une seconde ouverture naturelle, semblable à la première, mais plus petite et allant en pente. Pour passer dans cette ouverture, on écarte l'arbuste qui, lorsqu'on le lâche, revient naturellement sur lui-même masquer encore ce passage. Il doit y avoir autour de la grotte beaucoup d'arbustes, d'épines, de broussailles. — Orage, nuit. — A la lueur des éclairs on aperçoit une chaloupe battue par la tempête.

SCÈNE PREMIÈRE.

GROHIER, SOLDATS.

GROHIER.

Il faut l'avouer, cette côte de Bretagne est un théâtre digne de l'Angleterre et des Chouans qu'elle soudoie; Cadoudal a beau jeu avec une telle localité ; si Fouché n'entravait pas ses

desseins....... il y a long-temps que le premier Consul aurait payé de sa vie son imprudente confiance ; mais il commence à s'entourer d'hommes capables : il a vu luire de trop près les poignards du 18 brumaire..... Cependant, à l'acharnement de ses ennemis, je crains que tôt ou tard.....

L'OFFICIER.

La France aurait bien besoin d'être purgée. Qu'en dites-vous, citoyen Grohier?

GROHIER.

Je pense comme vous. Il est certains hommes pour qui la clémence n'est que de la crainte : témoin le général Lajolais. Cet assassin, deux fois absous, vient encore de se mettre à la tête des rebelles de l'Ouest.

L'OFFICIER.

Aussi, notre désir à nous, les compagnons d'armes de Bonaparte, est de voir le vainqueur des Pyramides si haut placé, que le fer du comte de Lille ne puisse l'atteindre; car s'il venait à nous manquer, on ferait de la belle besogne en France!.....

GROHIER.

Oui, il nous faudrait opter entre l'ancien régime et la terreur.

L'OFFICIER.

Ou le Directoire, ce qui revient au même; mais le ciel ne permettra pas que le premier Consul soit victime de sa générosité.

GROHIER.

Oh! non, le chef de la police y met bon ordre. Fouché est vraiment digne de l'emploi qu'il occupe. Je le connais, moi qui l'approche. Sa devise à lui est: Punir vingt innocens plutôt que de pardonner à un coupable.

L'OFFICIER.

Excellente maxime, et surtout d'une philantropie étonnante. Ah ça, citoyen Grohier, savez-vous que plus d'une fois il m'est venu en pensée que vous jouez gros jeu!

GROHIER

Mais assez.....

L'OFFICIER.

Être parvenu à tromper Georges Cadoudal, c'est véritablement un coup de maître.... Gare la reconnaissance! Ce chef de partisans ne plaisante pas, dit-on.

GROHIER.

Je le sais, c'est ce qui fait que j'ai hâte de

le livrer au gouvernement pieds et poings liés.

L'OFFICIER.

Mais êtes-vous bien sûr d'avoir toute sa confiance?

GROHIER.

Sûr comme Bonaparte de la victoire. Je connais tous leurs secrets; je vous promets que ce soir, lui et toute sa bande n'échapperont point au piége que je leur ai tendu. Je ne crains qu'une chose : c'est que la chaloupe, avec un tel orage, n'ait manqué le point du débarquement.

L'OFFICIER.

Au fait, ce serait vraiment désagréable, s'ils venaient à nous échapper.

GROHIER.

Ne craignez rien; cette grotte est dominée par un petit phare que les pêcheur s de la côte ont élevé pour servir de signal à leurs bateaux. Allez faire une tournée aux environs; et si, pendant votre absence, nos conjurés arrivaient, une poignée de bruyère allumée sur le sommet du roc, vous donnerait le signal.

(ils sortent.)

SCÈNE DEUXIÈME.

GROHIER (seul).

Mais n'ai-je pas promis plus qne je ne puis tenir ; ne me fais-je pas illusion ; suis-je bien dans tous leurs secrets ? Je joue gros jeu..... C'est vrai ; je ne m'abuse pas ! Mais ma fortune et l'espoir de posséder Marie... Marie. Ah ! ils ne savent pas, ces farouches soldats, le trésor que recèle la cabane du phare. S'ils le savaient..... Cadoudal, Cadoudal, combien j'envie ton sort...! Être aimé de Marie, d'un tel ange ! c'est le paradis en ce monde... Si je parvenais à briser leur union.. Jusqu'ici toutes mes tentatives sont restées sans résultat......... Mais quand il ne sera plus, quand je l'aurai livré.. elle sera seule, et alors.. Par la mort de Georges j'atteins deux buts : la fortune et le bonheur. Que me fera l'opinion du monde..... C'est elle !

SCÈNE TROISIÈME.

GROHIER, MARIE.

MARIE.

Ah! monsieur Grohier, combien j'ai tremblé pour vous..... Comment donc avez-vous fait pour les éloigner?

GROHIER.

Ils m'ont cru un pêcheur des environs, cherchant un abri contre le mauvais temps. Mais vous, Marie, rien encore....

MARIE.

Rien; l'orage qui semblait se calmer, redouble; de longs sillons de feu couvrent le ciel et la mer; la foudre gronde, et rien ne paraît.

GROHIER.

Ils n'auront pas osé se hazarder de quitter les côtes d'Angleterre avec un pareil temps. Mais vous, pauvre jeune fille, vous avez froid, et rien ici pour vous réchauffer....

MARIE.

Vous êtes trop bon. Seul de tous les amis

de Georges, vous semblez prendre quelqu'intérêt à la pauvre Marie.

GROHIER.

Ah! si vous aviez voulu me croire, il y a bien long.temps....

MARIE (avec dignité.)

Monsieur Grohier!

GROHIER.

Oui, oui, je sais que je vous fais de la peine toutes les fois que je vous parle de cela......... mais votre avenir, votre bonheur m'occupent. Jeune et frêle fille, transportée tout à coup du sein d'un Pensionnat, au milieu de cette vie de trouble et de proscription, entourée d'hommes féroces par état et par caractère, cette place n'est pas là vôtre!

MARIE.

Oui, Monsieur, oui, je ne suis qu'une frêle et jeune fille; mais toute frêle et jeune que je suis, j'ai une ame énergique, et de plus, je suis l'amante de Georges Cadoudal... de ce proscrit, dont le nom seul fait trembler Bonaparte au milieu de sa garde consulaire! et qui, Dieu aidant, tombera broyé au pied du trône où son ambition veut atteindre.

GROHIER (à part).

Oui, si l'on n'y mettait ordre (haut). Et si tous nos projets avortaient, savez-vous le sort qui nous attend?

MARIE (avec calme).

L'échafaud!!!

GROHIER.

N'est-ce pas, que cet avenir est cruel?

MARIE.

Ne serait-il pas celui de Georges!

GROHIER.

Vous l'aimez donc bien?

MARIE.

Plus que bouche humaine ne peut le dire.

GROHIER (avec intention).

Ainsi, jamais les soins, l'amour d'un autre...

MARIE (vivement).

L'amour, les soins d'un autre! Mais vous n'avez pas voulu dire cela... J'ai mal compris... ou vous me feriez penser...

GROHIER (à part).

Imprudent..... (haut) Mais ne pourriez-vous pas pour un temps?,...

MARIE.

M'éloigner de lui, jamais; je le suivrai partout où le destin et ses nobles projets le conduiront. Qui prendrait soin de lui, qui veillerait comme moi à sa conservation? Lui, délaissé, lui, si peu connu, si mal compris de ceux qui l'entourent... Non, Monsieur, non; je n'abandonnerai jamais, même momentanément, celui qui me sauva des noyades de Nantes. Il me semble encore voir sa belle et noble tête, ce geste puissant qui intimida mes bourreaux; les dangers qui l'entouraient, le soin de sa propre vie, rien ne put l'arrêter. Couvert de blessures, il m'enlève, gagne une barque et je suis sauvée. Alors je tombe à ses pieds, je lui jure amour... Oh! amour pour la vie..... N'est-ce pas, monsieur Grohier, qu'un pareil serment est sacré, sacré comme une croyance religieuse, et qu'à l'autel, comme à l'échafaud, on doit le porter pur comme à l'instant qu'on le prononça?.....

GROHIER.

Marie, vous ignorez, sans doute, que dans

cette vie de conspiration, votre présence entrave souvent les projets de Georges.

MARIE.

Il ne me l'a jamais dit, lui!

GROHIER.

Parce qu'il craint de vous chagriner..... Cependant ne vous y trompez pas, vous seule causerez sa perte.

MARIE.

Moi, grand Dieu!.... moi! Et comment?

GROHIER.

Et si vous tombiez au pouvoir des soldats de la République, croyez-vous qu'il ne mît pas tout en œuvre pour vous arracher de leurs mains; et alors pouvez-vous prévoir les chances d'un combat.

MARIE.

Oh! vous me faites frémir... Moi, causer sa perte; moi, qui l'aime comme on aime Dieu! Oh! monsieur Grohier, je crains bien que vous n'ayez raison....

GROHIER (à part).

Elle est à moi..... (haut) Ainsi vous consentiriez, à son insu....

MARIE (le regardant fixément).

A son insu.... ha! et où me réfugier?

GROHIER (avec joie).

J'ai une sœur à Paris.... chez elle.

MARIE.

Qui m'y conduirait?

GROHIER.

Moi!

MARIE.

Vous! Quand?

GROHIER.

Cette nuit, à l'instant même.

MARIE.

Et vos amis qui vont arriver, que penseront-ils de notre absence?

GROHIER.

Un billet les instruirait du motif de notre départ.

MARIE.

Écoutez-moi : je crois que vous m'avez dit de grandes vérités, et je vous en remercie pour Georges et pour moi : mais je n'abandonnerai ce lieu qu'avec son approbation. A son arrivée je lui exposerai vos craintes, et alors....

GROHIER (à part).

Ce n'est pas ce que j'attendais (haut). Et si par jalousie, par amour, il refuse?

MARIE.

Eh bien, tout sera dit; je resterai.

GROHIER.

Marie, Marie, vous voulez votre perte et la nôtre. Oh! décidez-vous, sauvez Cadoudal en dépit de lui. Combien sera grande à ses yeux votre conduite, quand, plus tard, à la fin de l'orage politique, vous pourrez lui dire: Georges, j'ai vu que j'étais un obstacle à tes desseins, je me suis sacrifiée en m'éloignant; mais au jour de la victoire, je te reviens pure et aimante comme au jour du danger.

MARIE.

O Georges!..... Le voir encore une fois, lui dire un dernier adieu! et vous m'assurez, sur l'honneur, que c'est pour le sauver?

GROHIER (avec joie)

Oui, sur l'honneur..... Venez..... Ne perdons pas de temps (Comme ils vont pour sortir Georges entre) (bas à Marie). Silence, Marie..... Pas un mot de notre projet.

SCÈNE QUATRIÈME.

MARIE, GROHIER, GEORGES CADOUDAL.

GEORGES (s'élançant vers Marie).

Marie!....

MARIE.

Georges! mon Georges.... Ah! combien j'ai tremblé pour toi....

GEORGES.

Ah, Grohier, bonjour.

GROHIER.

Eh bien, Georges, nos projets, nos amis, l'Angleterre....

MARIE

Ah! monsieur Grohier, laissez mon Georges... laissez-nous parler amour... affaires plus tard, quand il aura reposé.

GEORGES.

Enfant! toujours la même... Grohier, allez au nord du môle de Karven, vous aiderez nos amis à débarquer les munitions.

GROHIER (à part).

Allons éclairer le phare (il sort).

Grohier sort; un instant après on l'aperçoit à côté du petit phare, allumant une poignée de bruyère



SCÈNE CINQUIÈME.

MARIE, GEORGES CADOUDAL.

GEORGES (préoccupé).

Si je suis secondé, dans huit jours le premier Consul est à nous, ou sa tête roulera aux pieds du peuple qui l'encense. Oh! combien j'aimerai mieux sa mort que son amitié... Son amitié il est trop grand pour marcher avec moi... Il n'acceptera pas...

MARIE.

Georges, Marie est là.

GEORGES.

Ah! pardon, Marie; pardon, bonne et bien aimée Marie. Je ne t'ai point oubliée.

MARIE.

Oubliée! je ne le pense pas... et puis d'ailleurs dois-je me plaindre que dans ce moment de

crise tu négliges la pauvre fille; des affaires d'un si haut intérêt t'occupent... Mais.. dis-moi, Georges, avec toute la noble franchise qui te caractérise, : Marie n'est-elle point un obstacle à tes projets?

GEORGES (vivement).

Toi! un obstacle... et pourquoi?

MARIE.

Que sais-je...... Ils disent que je causerais ta perte.

GEORGES (vivement).

Et qui dit cela?

MARIE.

Tes amis... Grohier.

GEORGES.

Grohier!

MARIE.

Oh! ne t'emporte pas, et tiens, franchement, je crains qu'il n'ait raison... Que fais-je ici, moi être chétif et sans force?

GEORGES.

Ce que tu fais... Mais sais-tu bien que sans toi, Georges, le redoutable Georges, ne serait qu'un conspirateur obscur..... Vois-tu bien, Marie, je suis ambitieux; eh bien! tous mes

rêves d'avenir, toute ma soif de renommée ne sont rien auprès de mon amour pour toi.

MARIE.

Combien je suis heureuse, Georges, d'être aimée ainsi.. de sentir ton ame répondre à mon ame, moi, sans parens, sans amis! Oh! je reste, je reste : l'exil, l'échafaud, le triomphe, le bonheur, tout; je veux tout partager avec toi.

GEORGES.

J'y compte; et que me font à moi ces rois que je sers, ces rois que je connais à peine? Penses-tu que ce soit pour le seul plaisir de les servir que Cadoudal a lancé son avenir au hazard? De plus nobles sentimens m'animent : l'amour de la gloire et de la célébrité. Enfant du peuple, né sans fortune, sans nom, j'aurais dû marcher avec le peuple; mais, toujours heurté par de plus grands que moi, j'ai dû prendre une autre route; j'ai jeté mon blason de meunier sur le blason fleurdelisé des Capets, et comme là tous sont plus petits que moi, je marcherai en maître....... Ainsi, pour moi, la république ou la royauté; l'anarchie ou le règne des lois, que m'importe..... Je n'ai qu'un but : éclipser mes rivaux.

MARIE.

Tu réussiras.

GEORGES.

Je l'espère... Oh! être Bonaparte!... Vois-tu, Bonaparte... il m'écrase, il m'obsède (à lui.même). Si j'étais sûr qu'il acceptât... cette lettre ne lui serait point remise (à Marie). Pendant mon absence ne s'est-il rien passé de contraire à nos projets?

MARIE.

Rien...

GEORGES.

C'est bien. J'entends nos amis; j'ai besoin d'être tout à eux, de n'être point distrait par ta présence : laisse-nous, Marie.

MARIE (sortant tristement).

Adieu, Georges... adieu (à part). O mon Dieu! veille sur lui (elle sort).

SCÈNE SIXIÈME.

GEORGES CADOUDAL, ST-RÉGENT, CARBON, LJMÉOLENT, JOYAUT ET GROHIER.

GEORGES (à Carbon).

Carbon, veille au dehors (Carbon sort)..... Mes amis, mes braves compagnons, jusqu'ici je ne

sais par quelle fatalité tous nos plans ont été déjoués.

GROHIER (à part).

Je le sais bien, moi.

GEORGES.

Mais voici l'instant de prendre notre revanche, de frapper le coup décisif. Louis XVIII, comptant sur la générosité de Bonaparte, lui fait faire une proposition que sans doute il refusera.

Voici la lettre du prince au consul (il lit) :

« Depuis long-temps, général, vous savez que « mon estime vous est acquise ; si vous doutiez « que je fusse susceptible de reconnaissance, « marquez votre place, fixez le sort de vos amis. « Quant à mes principes, je suis Français, clé- « ment par caractère, je le serai encore par « raison. Non, le vainqueur de Lodi, de Cas- « tiglione et d'Arcole, Le conquérant de l'Italie « ne peut pas préférer à la gloire une vaine cé- « lébrité. Cependant vous perdez un temps pré- « cieux, nous pouvons ajouter à la gloire de « la France ; je dis nous, parce que j'aurai « besoin de Bonaparte pour cela, et qu'il ne « le pourrait pas sans moi. Général, l'Eu- « rope a les yeux sur vous, elle vous observe ; « la gloire attend, et je suis impatient de ren- « dre la paix à mon pays. »

Que vous semble de ceci ? Quant à moi, je l'avoue franchement ; je crois qu'il n'acceptera pas, lui, plus grand que jamais roi de France n'a été. Conclure un traité qui le ferait descendre au rang de simple général..... Cette lettre est impolitique, on dirait une dérision : avec une ambition comme celle de Bonaparte, on ne doit employer que le poignard ou le poison.

ST-RÉGENT.

Tel est mon avis.

TOUS.

Tel est aussi le nôtre.

GROHIER.

Cependant puisque le c^te de Lille (se reprenant)... le roi Louis XVIII, veux-je dire, a cru devoir employer la voix de la conciliation, il me semble que cette lettre doit être remise aux mains de Bonaparte.

GEORGES.

Tel est aussi mon dessein.

JOYAUT.

Mais s'il refuse de se soumettre aux conditions ?

GEORGES (vivement).

Oh ! il n'acceptera pas, j'en suis sûr.

JOYAUT.

Alors le grand moyen (il fait geste d'assassiner)....

GEORGES.

J'y compte.

ST-RÉGENT.

Et qui charges-tu de l'exécution?

GEORGES.

Le sort... Il décidera qui de nous aura la gloire de délivrer la France du poids qui l'accable. Cependant, nous ne devons pas nous le dissimuler, Bonaparte est l'îdole du peuple et du soldat, et pour aller jusqu'à lui, nous aurons bien des difficultés à vaincre; ce n'est point chose médiocre que de tromper la vigilance de Fouché...

ST-RÉGENT.

Non, certes; mais quelle immense gloire réjaillira sur celui qui atteindra le but.... tiens, Georges, dussai-je y succomber, permets moi d'essayer, et je te jure que tu recevras ou mon arrêt de mort, ou la tête du consul.

LIMÉOLENT.

Et nous, quel sera notre rôle si tu t'empares du premier ?

JOYAUT.

Liméolent a raison; pourquoi plus qu'un autre St-Régent serait-il favorisé ?

GEORGES.

Favorisé, si quelqu'un pouvait l'être ici,

pensez-vous que j'eusse proposé de laisser le sort arbitre, et que Georges Cadoudal eut fait accomplir par un autre, ce qu'il aurait pû tenter lui-même. Non, non, mais juste avant tout... jurons ici de nous soumettre à la décision du sort.

TOUS.

Nous le jurons!...

GEORGES.

En conspiration, comme en guerre l'union fait la force; croyez-moi, mes amis, ainsi que nous n'avons qu'un même but, n'ayons qu'une même pensée, n'imitons point les républicains; Bonaparte a su profiter de leurs dissentions, et détruisant la faction de Pourris par celle du manège le directoire est tombé sous ses coups. Le cabinet de St-James nous a tracé notre marche n'en dévions pas; acheter Bonaparte ou l'anéantir; lui mort ou séparé du peuple dont-il est l'ame, la France est à nous....

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES. CARBON (entrant pécipitamment),

CARBON.

Nous sommes découverts... un homme se dirige mystérieusement vers cette grotte.

GROHIER (à part).

Un seul, l'imprudent!

GEORGES.

Un homme, dis-tu?

TOUS LES CONJURÉS (tenant les poignards).

Qu'il meure:..

GEORGES (les arrêtant).

Arrêtez... sachons au moins qui ce peut être, et quel motif le conduit ici... et si c'était un de nos affidés, car il n'est pas présumable qu'un ennemi osât seul se hasarder... d'ailleurs nous serons toujours à temps de nous en débarrasser. Je l'aperçois... silence! cachons-nous derrière cette saillie de rocs (ils se cachent).

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES (cachés). LAVAUDAN.

LAVAUDAN.

Ces soldats qui rôdent autour de la plage, m'inquiètent....

JOYAUT (bas).

Des soldats!

GEORGES (lui mettant la main sur la bouche).

Silence...

LAVAUDANT.

Enfin, je respire.... mais où suis-je ici...: ne serait-ce pas l'un des nombreux repaires de la bande de Cadoudal.. Cette idée me fait frissonner! Les malheureux.... faire de leur pays un champ de pillage et de mort!

JOYAUT (voulant s'élancer le poignard à la main).

Par saint Louis....

GEORGES (le retenant avec force).

Silence donc....

LAVAUDANT.

Ainsi, j'ai deux écueils à éviter : les soldats du Consul et les assassins de l'Ouest. Oh liberté! combien tu coûtes à tes enfans... non, la civilisation n'est pas assez avancée; elle est trop

jeune pour sentir tes bienfaits; elle te repousse, mais un jour viendra où ton arbre étendra ses rameaux sur toute la France.... Alors, ce bel avenir, que les échafauds de 93 et l'ambition de Bonaparte ont détruit, cet avenir sera dans toute sa gloire!

GEORGES (à part).

Un républicain persécuté par le gouvernement consulaire! il est à nous.

LAVAUDANT.

Il m'a semblé entendre parler.... Je ne suis pas seul dans ce lieu...

GEORGES (se montrant).

Ne craignez rien, Monsieur?

LAVAUDANT.

Craindre, jamais! mais qui donc êtes-vous?

GEORGES.

Un ami.

LAVAUDANT.

Un ami!... je ne vous connais pas!

GEORGES.

Comme vous : persécuté pour opinion politique...

LAVAUDANT.

Eh, quoi, vous seriez...

GEORGES.

Je ne veux point vous tromper : Georges Cadoudal.

LAVAUDANT.

Georges Cadoudal ! laissez-moi fuir.

GEORGER.

Fuir ! vous ne le pouvez plus, vous avez mon secret...

LAVAUDANT.

Et de quel droit suis-je votre prisonnier ?

GEORGES.

Du droit du sabre (les conjurés entourant Lavaudant).

LAVAUDANT.

Dans quel piége suis-je tombé !

GEORGES.

Écoutez, Monsieur, les malheureux sont frères et vous n'avez rien à craindre ici ; si nous vous retenons, ce n'est que par mesure de sureté, jusqu'à notre départ seulement ; et loin d'abuser de votre situation, nous vous offrons les secours qui sont en notre pouvoir.

LAVAUDANT.

Cadoudal généreux.

GEORGES.

Il est des hommes qui gagnent à être vus

de près, pourrais-je à mon tour, savoir qui vous êtes ?

LAVAUDANT.

Je suis l'ami, le compagnon du malheureux Vergniaud : Lavaudant.

TOUS.

Lavaudant !

GEORGES.

Lavaudant, vous ici, vous exilé, aux déserts de Sinamari, par le premier consul.... Mais comme moi, votre tête est à prix...

LAVAUDANT (calme).

Je le sais.

GROHIER (à part).

Ils tardent bien à venir....

GEORGES.

Et vous ne craignez pas de tomber au pouvoir de votre ennemi ?... il faut qu'un motif bien puissant vous ait conduit en France ? la vengeance peut-être...

LAVAUDANT.

La vengeance, non Monsieur, non, le désir de retrouver mon enfant, mon seul bien, ma seule espérance... Cette nuit, je retournai de Nantes où mon espoir avait été déçu, quand la tempête et quelques soldats que j'ai vus lon-

geant la plage, m'ont forcé à chercher un refuge dans ce lieu.

GEORGES.

Et vous ignorez le sort de votre enfant ?

LAVAUDANT.

Je le crois à Paris.

GEORGES.

Écoutez-moi, M. Lavaudant, vous devez comme nous avoir soif de vengeance.... votre enfant est à Paris, dites-vous, mais Bonaparte y est aussi.... unissez vos efforts aux nôtres.... détruisons le colosse qui pèse sur la patrie; puis franchement en loyaux ennemis, nous débattrons à qui de nous restera la victoire.

LAVAUDANT.

Un pacte pour un assassinat ! mais ignorez-vous, citoyen Cadoudal, que toute union est impossible parmi nous ! vous royaliste, et moi républicain.. Oh! cette aglomération n'est vraie que dans la tête de nos ennemis.... puis vous vous méprenez sur mes sentimens pour Bonaparte ; je ne le hais pas, je le plains et j'aime en lui, le libérateur de la patrie, celui qui dessouilla la révolution, qui ennoblit le peuple, qui couvrit la France de gloire; qui de sa main puissante aplanit les routes, dessèche les marais, ouvre des canaux et élève des monumens

— je serais encore sous sa bannière, s'il ne s'était pas entouré d'hommes tels que Fouché, et si je ne voyais en lui un futur roi de France.

GEORGES.

Lui roi !

LAVAUDANT.

Et qui l'empêchera... vous ?

GEORGES.

Peut-être...

LAVAUDANT.

Soyez à sa taille avant...

GEORGES.

Je vois bien que nous ne nous entendrons jamais.

LAVAUDANT.

Oh! non, jamais.

SCÈNE NEUVIÈME.

LES MÊMES. MARIE (entrant vivement).

MARIE.

Georges, mes amis, nous sommes trahis. Des soldats.....

TOUS.

Des soldats!

GROHIER (à part).

Enfin les voilà...

MARIE.

Vous n'avez pas un instant à perdre... vîte à la porte secrete.

GROHIER (à part).

Enfer et furie.... J'ignorais celui-là.

GEORGES.

Allons mes amis, allons, Paris nous attend... quand à vous, monsieur Lavaudant, nous vous laissons maître de choisir; suivez-nous à la Capitale où vous serez libre, ou soyez prisonnier des soldats de la république.

LAVAUDANT.

Je me livre à votre générosité.

TOUS.

A Paris (ils sortent).

GROHIER (qui est resté le dernier).

A Paris, je prends ma revanche (il sort).



SCÈNE DIXIÈME.

SOLDATS.

UN OFFICIER.

Partis!

LE RIDEAU TOMBE.



DEUXIÈME ACTE.

Un Père.

TRAHISON.

PERSONNAGES.

GEORGES CADOUDAL.

GROHIER.

LAVAUDANT.

ST-RÉGENT.

CARBON.

MARIE.

MADEMOISELLE DE BEAUMONT.

AGENT DE GROHIER.

CONJURÉS.

(1801. Salon à la Louis XIV. Paris.)

ACTE IIer.

Salon de l'époque, meublé de même. Deux fenêtres au fond. Porte au milieu. Cabinet.

GROHIER, entrant mystérieusement suivi d'un personnage muet.

GROHIER.

Nous sommes seuls (ils sort des papiers)! voilà les notes que m'a demandées le citoyen ministre, faites-les lui tenir immédiatement. Observez-lui, que je serai avec les conjurés; que la garde consulaire doit être prête comme nous en sommes convenus; allez, je réponds de tout (le personnage sort): vraiment, je m'y perds, ce contre ordre de Fouché m'étonne, pourquoi différer d'arrêter les conspirateurs, quand il nous serait si facile?... Allons, que la volonté du chef de la police se fasse en toute chose. Cependant ma situation devient de jour en jour plus affreuse, au milieu de ces hommes de sang. Oh! il ne faudrait qu'un mot, et cette Marie, toujours plus éprise de son Cadoudal: il semble que mes conseils, loin de l'en éloigner.. oh! mais elle sera à moi, il faut qu'elle soit à moi, je l'aperçois avec Mademoiselle de Beaumont. Allons rejoindre les conjurés (il sort).

SCÈNE DEUXIÈME.

Mademoiselle de BEAUMONT et MARIE.

MARIE.

Mademoiselle de Beaumont doit me trouver bien triste, bien maussade.... mais elle est si bonne! elle comprend si bien la pauvre Marie qu'elle pardonnera.

M[lle] de BEAUMONT.

Oui ma bonne Marie, cependant depuis deux mois que vous êtes à Paris, il me semble que vous devriez-vous faire à votre position.

MARIE.

Ah mademoiselle, quand on craint pour les jours de ce qu'on aime, quand on ne voit pour lui qu'échafauds et vengeance, quand on est entouré d'hommes que l'espoir d'obtenir leur grace ou l'appât de l'or peuvent rendre infidèles, oh, alors il est bien permis d'être soucieuse de l'avenir.

M[lle] de BEAUMONT.

Cet état de choses ne peut durer, et peut être aujourd'hui...

MARIE.

Ou le premier Consul succombe ou Georges est entre les mains des bourreaux. Je le sais.

M[lle] DE BEAUMONT.

Ecartez de parilles idées.

MARIE.

S'il eut voulu me croire, combien de peines nous nous serions épargné! et que mon sort eut été digne d'envie.

M[lle] DE BEAUMONT.

Mais le bonheur, l'avenir de la France.

MARIE.

Mademoiselle, est-ce à nous pauvres femmes, de lire dans l'avenir. Tenez je dois l'avouer, tant que j'ai cru que le but de nos amis était de rendre le repos à la patrie, je les ai approuvés; mais alors que j'ai vu de près la Capitale glorieuse de son premier consul, quand je l'ai vu lui, cet homme qu'on me peignait comme un monstre altéré de sang, quand je l'ai vu dis-je, entouré du respect, de l'amour du peuple; enchaînant l'anarchie; oh, alors, j'ai compris que sa mort serait une calamité publique.

M[lle] DE BEAUMONT.

Ce langage...

MARIE.

Vous étonne, je le conçois mademoiselle, mais je parle d'après mon cœur.

Mlle DE BEAUMONT.

Cependant si j'ai bonne souvenance, vous devez tous vos malheurs à la révolution, vos parens ont été victimes...

MARIE.

De la révolution, peut-être, mais non du premier consul, du reste, je vous l'ai dit, je ne sais rien de positif sur ma naissance et ce portrait de femme (lui montrant un portrait), est le seul héritage que m'ont laissé mes parens.

Mlle DE BEAUMONT.

Cette femme était bien belle !... et vous ne l'avez jamais vue ?

MARIE.

Jamais, mais j'ai toujours pensé que c'était ma mère.

Mlle DE BEAUMONT.

Pauvre enfant !... et parmi vos souvenirs.

MARIE.

Oh ! ils se bornent à bien peu de choses.

Mlle DE BEAUMONT

Cependant vous avez déjà habité Paris ?

MARIE.

Oui, dans de beaux, de riches appartemens, où j'étais entourée de soins de prévenances ; puis tout-à-coup, on m'enlève dans une voiture au

milieu du tumulte d'une révolte, un homme était avec moi, il me serrait dans ses bras, sur son cœur, me mouillait de ses larmes, me nommait son enfant, sa fille chérie, enfin nous arrivons dans une ville que j'ai su depuis être Nantes, et là je suis confiée aux soins d'une maîtresse de pension, bonne excellente femme, dix ans elle m'a servi de mère, dix ans, j'ai coulé près d'elle des jours de bonheur, hélas! ils ont fui comme l'ombre.

Mlle DE BEAUMONT.

Pour revenir, bonne Marie.

MARIE.

Un nuit, nuit d'affreux souvenirs, un bruit horrible, m'éveille en sursaut, je suis entourée d'hommes à figure haineuse! à regard de sang! des armes scintillent dans leurs mains, et à la lueur des flambeaux qui nous environnent, je vois ma seconde mère, ma bienfaitrice percée de coups, expirante à mes pieds, je tombe sur son cadavre privée de sentiment,..... oh! c'était chose horrible à voir quand je revins à moi, que ce peuple en révolte. Victime résignée, j'allais périr, lorsque Cadoudal.... mais vous savez le reste.

Mlle DE BEAUMONT.

Ainsi, vous ignorez ce que sont devenus vos parens, et celui qui vous accompagna à Nantes.

MARIE.

Je ne l'ai plus revu.

Mlle DE BEAUMONT.

Peut-être était-ce votre père, vous n'avez rien fait pour percer le voile qui couvre votre naissance.

MARIE.

Et que pourrai-je faire! proscrite, sans asyle, toujours craignant pour ma vie ou pour ma liberté... mais Georges devrait être de retour, son absence m'inquiète.

Mlle DE BEAUMONT.

En effet, aujourd'hui sera peut-être un grand jour pour l'histoire.

MARIE.

Ah! on vient, c'est Georges.

SCÈNE TROISIÈME.

LES MÊMES. GEORGES.

MARIE (allant à l'encontre de Georges).

Dieu quel air sombre, mon Georges que viens-tu nous annoncer.

GEORGES (d'un air sombre).

Rien !

Mlle DE BEAUMONT.

Rien... et nos amis ?

GEORGES.

Je viens les attendre ici, mais comment expliquer ce qui nous arrive? nos plans sont à peine formés, qu'ils sont connus de la police.

MARIE.

O mon ami, crois moi, le ciel ne veut pas que Bonaparte succombe, il le réserve à de plus hautes destinées.

GEORGES.

Qu'oses-tu dire, cet homme vivrait? lui Bonaparte à des plus hautes destinées? mais il n'est donc pas assez grand! mais tu veux donc me faire devenir fou! Tiens, Marie, ne dis plus celà.

MARIE.

Et cependant exempt d'ambition, près de ta Marie, ah combien nous serions heureux!

GEORGES.

Heureux, et mon avenir, mon beau rêve d'avenir.

MARIE.

Je t'entourerai de tant d'amour que tu n'auras pas besoin d'ambition.

GEORGES.

Eh quoi, je verrai Bonaparte assis sur le trône de France; je verrai les yeux de l'univers fixés sur lui, et son nom comme un faisceau de gloire jaillir de toutes les bouches, et moi obscur, moi sans renommée, mais sais-tu bien qu'il est deux hommes qui ne peuvent plus respirer ensemble, Georges et Bonaparte, et qu'il faut que l'un ou l'autre succombe. Oh! pour moi de la gloire, de la gloire à tout prix.

MARIE.

Je ne suis donc rien pour toi.

GEORGES.

Toi, Marie, tu ne le penses pas.

MARIE.

Non; mais si le sort te trahit?

GEORGES.

Je te comprends. Eh bien! de mon échafaud datera mon immortalité.

MARIE.

Même au pr ix deta vie! Et Marie, la pauvre Marie, que deviendra-t-elle?

GEORGES.

Oh! laisse-moi, laisse-moi, j'ai besoin d'être seul.

Il tombe accablé sur nue chaise, Marie et Mademoiselle de Beaumont sortent lentement. Quand elles sont à la porte, Marie se tourne et dit :

Pauvre Georges (elles sortent) !

SCÈNE QUATRIÈME.

GEORGES seul.

Il le réserve à de plus hautes destinées. Je commence à le croire, c'est ce qui fait mon désespoir : il est l'idole du peuple, il faut bien se l'avouer; et comment n'en serait-il pas ainsi? Sa main puissante a renversé les échafauds que nos bras avaient élevés en 93. La guerre civile ne souille plus la patrie; les arts, le commerce, l'agriculture, trouvent protection sous son égide. Oh! oui, le ciel le réserve à de plus hautes destinées... Cependant, en dépit du ciel même, j'essayerai de renverser le colosse; si je succombe, eh bien, il me restera la gloire d'avoir essayé. Je l'ai dit.. de mon supplice jaillira mon immortalité (*se levant*). Nos amis tardent bien à venir. Auront-ils réussi... ou Carbon aura-t-il remis la lettre à Bonaparte? A-t-il succombé, ou répondra-t-il à Louis XVIII? Oh! cette attente est mille fois plus cruelle pour moi que la mort. Ce sont eux. Enfin notre sort va s'éclaircir.

SCÈNE CINQUIÈME.

Les Conjurés, excepté CARBON.

GEORGES (allant à leur rencontre).

Eh bien?

ST-RÉGENT.

Le coup a manqué, tout est découvert.

GEORGES.

Malédiction!

ST-RÉGENT.

Nous sommes vendus : par qui? je l'ignore.

GEORGES.

Vendu !

ST-RÉGENT.

Jamais, non, jamais nous n'avons éte si près d'atteindre le but. Le Consul, presque seul, s'avançait vers nous sans défiance; nos poignards, avides de son sang, armaient nos mains. Nous allions nous élancer, lorsque tout à coup un groupe de soldats, que nous n'avions point aperçus dans les sombres allées du Luxembourg, s'élancent entre Bonaparte et nous. Aux cris de mort aux assassins, dix des nôtres tombent baignés dans leur sang; le reste se disperse, et le tyran est sauvé.

GEORGES (avec rage).

Mais le traître! le traître! Oh! qui me livrera le traître?

GROHIER (à part).

Le misérable! il me fait trembler. Si le moindre soupçon...

ST-RÉGENT (frappant sur l'épaule de Grohier).

Grohier?

GROHIER (effrayé).

Moi!

ST-RÉGENT (qui ne s'est point aperçu de son trouble).

Es-tu sûr des nouveaux amis que tu nous as présentés?

GROHIER (respirant).

Ah!... sûr comme de moi-même.

ST-RÉGENT.

Nous ne les avons plus revus; que sont ils devenus?

GEORGES (vivement).

Où sont-ils? qu'on les cherche, qu'on les interroge.

GROHIER.

Leurs cadavres gissent au Luxembourg.

ST-RÉGENT.

Respect à leurs mânes!

GEORGES.

Mais aucun de vous ne soupçonne le traître?

TOUS (à l'exception de Grohier).

Aucun.

GROHIER.

Et si je le découvrais, moi?

GEORGES (vivement).

Toi? Oh! mille fois honneur à toi.

ST-RÉGENT (de même).

Quoi! tu soupçonnerais?...

GROHIER (avec mystère).

Lavaudant, ce républicain, qui connaît tous nos secrets.

GEORGES (avec force).

Lavaudant!

TOUS (de mêmes).

C'est lui?

GEORGES (à lui-même).

Lavaudant, en effet lui seul est coupable, et cependant il est proscrit....

GROHIER.

Et l'espoir d'obtenir sa grace.

GEORGES.

Lui qui n'a d'autre asile, dit-il, que celui que nous voulons bien lui accorder... plus de doute

c'est lui, le lâche! abuser ainsi de notre confiance; oh il payera cher son horrible trahison. Mais où le trouver, qui nous le livrera?

GROHIER.

Moi !

GEORGES (étonné).

Toi, et comment? depuis deux jours il n'a pas paru.

GROHIER.

N'importe, je le trouverai; il ne soupçonue point être dévoilé; un prétexte quelconque, des nouvelles de son enfant, par exemple.

ST-RÉGENT.

Mais où sera-t-il.

GROHIER

Je le trouverai vous dis-je.

(Il sort.)



SCÈNE SIXIÈME.

LES MÊMES, excepté GROHIER.

GEORGES (regardent sortir Grohier).

(A part). Ce Grohier, est chose bien infâme

(haut) si vous eussiez voulu me croire, ce n'aurait point été à l'ombre du mystère que nous eussions attaqué Bonaparte, c'est ouvertement, alors qu'il ne soupçonnait pas nos projets.

ST-RÉGENT.

Est-ce que Georges Cadoudal serait découragé ?

GEORGES (avec force).

Moi, découragé! moi, qui n'aspire qu'à la mort du tyran. Ah! plût à Dieu que ma vie fut utile à nos projets, et tu verrais alors si je balancerais à en faire le sacrifice.

ST-RÉGENT.

A propos, qu'est devenu Carbon, tu l'as chargé d'une mission secrète je crois.

GEORGES.

En effet, Carbon tarde bien à paraître, votre tentative d'aujourd'hui l'aura fait arrêter, il devait présenter à Bonaparte la lettre du comte de Lille.

ST-RÉGENT.

Mais telle n'était pas ton intention.

GEORGES.

Des lettres de Londres m'ont fait changer d'opinion. Ah, voici Carbon.

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES. CARBON (sortant une lettre).

GEORGES (allant à sa rencontre).

Eh bien cette lettre ?

CARBON (la lui remettant).

Voilà la réponse.

GEORGES (vivement).

Une réponse, donne. Je tiens dans mes mains, le sort de la France, peut-être (il lit bas). Ah! j'ai dû m'y attendre. Écoutez mes amis, écoutez (il lit) : « J'ai reçu M. votre lettre, je vous re-« mercie des choses honnêtes que vous m'y « dites; vous ne devez plus souhaiter votre re-« tour en France, il vous faudrait marcher « sur cent mille cadavres, sacrifiez vos intérêts « au repos, au bonheur de la France, l'histoire « vous en tiendra compte. Je ne suis pas in-« sensible aux malheurs de votre famille, je « contribuerai avec plaisir à les adoucir, et à « la tranquilité de votre retraite. Signé Bona-« parte. » Que vous semble de cette réponse ?

ST-RÉGENT.

Elle est ce qu'elle devait être.

GEORGES.

Nous, notre mission sera ce qu'elle doit être,

sanglante. N'imitons point le frère d'Arena au 10 octobre; son poignard échappa de sa main débile et tremblante, au moment de frapper le coup. Que nos mains à nous soient assurées : cherchons, inventons une mort pour Bonaparte.

CARBON.

Le moment serait peut-être opportun; ce soir il se rend à l'opéra, pour assister à une représentation d'un oratorio d'Hayden; toute sa famille y sera, ses partisans, seront nombreux.... Si nous pouvions d'un seul coup...

ST-RÉGENT.

Oui, oui, Chevalier et Veyser..... nous ont montré la route. Ces artilleurs démocrates construisirent une machine infernale, un baril de poudre, chargé à mitraille; mais leur projet fut découvert avant que d'être mis à exécution: nous, plus heureux, gagnons le concierge de l'opéra, et, comme dit Carbon, d'un seul coup....

GEORGES.

Non, nous sommes assez, plus de confidens. Quel est l'itinéraire de Bonaparte pour se rendre au spectacle?

ST-RÉRENT.

Il longe le côté nord des Tuileries, et vient

prendre la rue St-Honoré, ici sous nos fenêtres, au coin de la rue St-Nicaise.

GEORGES.

La rue St-Nicaise, c'est le ciel qui nous le livre; notre projet ne peut manquer. Écoutez, un embarras quelconque, une charrette, par exemple... chargée de bois, le baril au milieu, une traînée de poudre ou une mèche calculées sur la marche de la voiture consulaire; le cocher enivré, et demain le drapeau blanc flotte sur les tours de Notre-Dame... Vous, St-Régent et Carbon, vous que le sort désigna pour venger vos rois, c'est vous que je charge de cette noble entreprise.

CARBON (vivement).

Compte sur nous.

ST-RÉGENT (avec intention).

Demain le drapeau blanc flotte sur les tours de Notre-Dame!

GEORGES.

Allez-vous préparer, allez, vous n'avez pas de temps à perdre; moi je reste, j'attends Lavaudant; il sera la première victime offerte à la vengeance.

(Ils sortent.)

SCÈNE HUITIÈME.

GEORGES (seul.)

Enfin le vainqueur de l'Italie, l'homme des Pyramides, va tomber à mes pieds broyé par la foudre; je vais donc recueillir le fruit de mes longs travaux. Mais occupons-nous du soin de punir un tra.tre. Si Grohier le rencontre.... Il ne doit pas tarder à venir; le voici. Ah! Marie....

SCÈNE NEUVIÈME.

GEORGES. MARIE.

GEORGES (allant vers Marie).

Sais-tu Marie que ce misérable, que nous avons recueilli sur les côtes de Bretagne, pour prix de l'asile que nous lui donnons ici, nous livre au gouvernement, mais il va venir... et...

MARIE.

Lavaudant, un traître! je ne puis le croire. Et quelle preuve en as-tu?

GEORGES.

Grohier a découvert...

MARIE.

Grohier ! et c'est un tel homme... mais sais-tu bien que ce Grohier plus d'une fois m'a paru suspect à moi ; tiens je ne sais quel pressentiment me dit que c'est lui qui nous livre.

GEORGES.

Comme toi je pense que Grohier a une ame de boue, mais cependant qui pourrait te faire soupçonner...

MARIE.

Son acharnement à me poursuivre, les conseils qu'il me donne de me séparer de toi, le mystère dont-il s'entoure, car quel est-il ? d'où vient-il ? qui vous le présenta ? il se dit persécuté, poursuivi par le gouvernement républicain ; comme vous tous je me suis laissée prendre à ses protestations. J'ai failli vous abandonner, le suivre, crois-moi, Georges, tu n'es pas né pour être conspirateur, il te manque une chose essentielle, la connaissance du cœur humain.

GEORGES.

Je suis presque convaincu...

MARIE.

Que Grohier est un traître, n'est ce pas ?

GEORGES.

Oui.

MARIE.

Te voilà bien, extrême en tout. Écoute : il est un moyen de connaître la vérité; Lavaudant va venir, dis-tu, laisse-moi avec lui; mais il importe qu'il me croie seule, sors, et je répond de tout.

GEORGES.

Tu réponds de découvrir.....

MARIE.

Oui, laisse-moi.

GEORGES.

Tu le veux? Je vais rejoindre nos amis; dans un instant je les amène : eux aussi ont droit à la vengeance. (il sort)

SCÈNE DIXIÈME.

MARIE (seule).

Je ne sais pourquoi ce Lavaudant m'inspire tant d'intérêt, ah! sans doute, parce qu'il est malheureux; le voici.... Non cet homme n'est pas un traître.

SCÈNE ONZIÈME.

MARIE. LAVAUDANT.

LAVAUDANT (précipitamment).

Où sont vos amis, où est Georges?

MARIE.

Ils sont sortis, quel intérêt si pressant....... que leur voulez-vous ?

LAVAUDANT.

Leur rendre ce qu'ils ont fait pour moi, en leur découvrant qu'un traitre s'est glissé parmi eux.

MARIE (vivement).

Un traître! quel est-il ?

LAVAUDANT (avec calme).

Grohier.

MARIE (vivement).

Les preuves! les preuves!

LAVAUDANT (lui donnant des papiers).

Les voilà.

MARIE (étonnée).

Dieu! des notes sur leurs projets, adressées au ministre!...

LAVAUDANT.

Et de la main de Grohier.

MARIE (bas).

Je ne m'étais donc pas trompée (haut). Comment ces notes sont-elles tombées en votre pouvoir.

LAVAUDANT.

Un autre traître, un employé de Fouché, qui, me croyant un des vôtres, me les a livrées pour de l'or.

MARIE (avec sensibilité).

Notre sauveur, notre ange tutélaire, et c'est vous qu'on accusait de nous trahir.

LAVAUDANT. (étonné).

Moi?.... je suis patriote.... je vous l'ai dit j'aime la liberté, j'ai sacrifié pour elle tout ce que je possédais, fortune, bonheur, avenir, mais l'honneur, oh jamais! Je pense que Bonaparte abuse peut-être du mandat que lui a confié la nation, peut-être a-t-il raison, quoiqu'il en soit, je ne veux point protéger l'assassinat ni être délateur, j'aimerais mieux mettre mon sein entre vos poignards et le premier Consul; car je dois l'avouer, je suis parfaitement convaincu que sa mort entraînerait celle de la liberté, et ramenerait en France ces Bourbons, que la foudre révolutionnaire à détachés de la patrie... Ainsi, je ne dois plus rien à vos amis, le pacte que le malheur avait formé entre nous est brisé, je vais partir..... m'éloigner de la France; plus d'espoir de retrouver mon enfant, que ferais-je, désormais, dans un lieu qui me rappelle sans cesse tout ce que j'ai perdu.

MARIE.

Eh quoi! toutes vos démarches ont été vaines?

LAVAUDANT (tristement).

Oui. Personne ne me consolera sur la terre d'exil.

MARIE.

Mais si de nouvelles recherches....

LAVAUDANT.

Ah! mademoiselle, que n'ai-je pas fait, à Nantes? J'ai cru être sur la voie; mais elle est, sans doute, devenue la proie des flammes qui dévorèrent le pensionnat qu'elle habitait.

MARIE (vivement).

Nantes! un pensionnat!

LAVAUDANT.

Forcé par la tourmente révolutionnaire de me priver de ma fille, je la confiai à une excellente femme, qui l'aimait comme son enfant.

MARIE.

Votre fille était à Nantes, dans un pensionnat?

LAVAUDANT.

Oui, mademoiselle. Quel intérêt vous fait me demander?.....

MARIE (vivement).

Quel intérêt!...... Mais moi aussi j'ai habité Nantes; moi aussi un affreux incendie m'arra-

cha à une vie paisible et heureuse, pour me lancer au milieu d'une troupe de conspirateurs. Peut-être ai-je connu votre enfant, monsieur.

LAVAUDANT.

Comme vous, elle portait le doux nom de Marie.

MARIE.

Sans doute qu'elle jouissait souvent des caresses de ses parens?

LAVAUDANT.

Depuis l'âge de six ans, elle en fut privée.

MARIE (vivement et troublée).

Depuis l'âge de six ans..... Ah! monsieur, je m'y perds. Quel trouble vous faites naître en moi, et quelle analogie entre votre enfant et la pauvre Marie! Oh! non, c'est impossible; ce serait trop de bonheur.

LAVAUDANT.

Quoi! Marie, vous aussi vous ignorez le sort de ceux qui vous furent chers?

MARIE.

Hélas! oui, monsieur. Délaissée à Nantes, dans un pensionnat, j'ignore ce que sont devenus mes parens.

LAVAUDANT.

Vous n'avez aucun souvenir, rien qui puisse...

MARIE (lui montrant un portrait).

Un portrait seulement, et je ne sais....

LAVAUDANT (vivement et prenant le portrait).

Dieux! mon épouse........ c'est elle, Ma fille! Marie! ma fille! Oh! viens dans les bras de ton père (il l'embrasse). Mais n'est-ce point un rêve? Non, voilà les traits de ta mère, ta bonne mère. J'en mourrai de joie..... Mais sais-tu bien, enfant, que tu es ma fille?.....

MARIE.

O mon père!

LAVAUDANT (en sanglottant).

Mais non, mais non! c'est impossible... Oh! laise-moi te contempler. Ah! cet instant paie dix ans de souffrance....

(il la serre dans ses bras.)

SCÈNE DOUZIÈME.

LES MÊMES. Tous les conjurés le poignard à la main.

LES CONJURÉS.

Mort au traître!

MARIE (se jetant au devant des conjurés).

Arrêtez..... arrêtez.....

GROHIER.

Oui, mort au traître!

MARIE (avec dignité).

Pitié! pitié! il est mon père!

TOUS (étonnés).

Son père!

LAVAUDANT (avec dignité).

Oui, son père.

(Il pousse Grohier en dehors, ferme la porte et se met devant)

Le traître! il fuit.

TOUS (avec rage).

Grohier!

Le rideau tombe.

TROISIÈME ACTE.

1er Tableau.

LA MACHINE.

PERSONNAGES.

LAVAUDANT

GEORGES CADOUDAL.

GROHIER.

MARIE.

ST-RÉGENT

CARBON.

UN GENDARME.

GENDARMES, PEUPLE, SOLDATS, etc.

Paris. — Une rue. — 1801.

ACTE III.me

La rue Nicaise. — Fond et coulisse de ville. — Le théâtre dans toute son étendue. — Premier plan, gauche du public, la maison de Mlle de Beaumont, sur le mur de laquelle on doit lire *rue Nicaise.*

Dernier plan : dans le fond, à droite du public, une autre maison qui, lors de l'explosion, doit tomber en démolition, et dont il ne doit rester qu'un pan de mur sur lequel on doit également lire *rue Nicaise.*

Petite charrette chargée d'un baril. Un réverbère qui, au moment de l'explosion, disparaît très vivement dans les frises d'air, éclaire seul le fond du théâtre. — Nuit et neige.

SCÈNE PREMIÈRE.

GROHIER, désignant la maison de Mademoiselle de Beaumont. Agent déguisé, couvert d'un manteau.

Là........ Quand la foule, qui d'ordinaire accompagne la voiture du premier Consul, sera écoulée, et que la rue sera déserte, vous monterez vous emparer des conjurés......... moi, je me charge des femmes..... On ouvre........ Vîte dans cet enfoncement

(Ils se mettent au coin de la rue, de manière à tout entendre sans être aperçus.)

SCÈNE DEUXIÈME.

Les mêmes, cachés. LAVAUDANT, MARIE.

MARIE (tristement).

Oui, mon père, votre fille obéira, dût-elle en mourir de douleur.

LAVAUDANT.

Quand sept heures sonneront au palais Égalité, je serai à cette porte : trois coups t'a-ertiront; sois prête.

GROHIER (à part).

A sept heures, trois coups...... Je profiterai de l'avis.

MARIE (pleurant).

Hélas!

LAVAUDANT.

Tu pleures, enfant, tu pleures.... Ah! crois-moi, s'il t'aimait véritablement, il n'aurait pas balancé; mais c'est un ambitieux qui court à sa perte croyant atteindre la gloire. Non, il ne t'aime pas.

MARIE.

Oh! mon père, quel mal vous me faites (à part). Oh! le voir, le voir encore une fois. Georges, mon Georges!

LAVAUDANT.

Songes combien ma proposition était juste... Que lui demandais-je? d'abandonner la carrière qu'il parcourt en insensé, de quitter cette vie de honte et de réprobation, d'éteindre par son départ la guerre civile, de cesser d'être l'agent de ces Bourbons sans honneur comme sans énergie, de ces princes égoïstes et lâches, qui ne peuvent rien par eux-mêmes, et que la patrie, trop grande et trop forte, a rejeté de son sein comme un cachet d'infamie, comme un stygmate de honte... Et de quel droit Cadoudal voudrait-il imposer à la France ces fils dégénérés de l'oncle de la Mancini. Ces enfans des œuvres de Richelieu croient-ils qne les droits imprescriptibles des peuples soient l'héritage d'un seul; croient-ils que nous voulions rétrograder vers les siècles de la féodalité, où de très humbles vassaux venaient humblement livrer à leurs maîtres cruels et orgueilleux la dîme de leurs sueurs?..... Non, le bandeau qui couvrait les yeux du peuple a été arraché par la philosophie......... C'est en vain que les agens des Bourbons ont provoqué les excès de 93, le juste saura faire la part du vrai...... Oh! révolution, sois à jamais bénie; par toi, l'homme marche l'égal de l'homme.

MARIE.

Mais, mon père, en combattant Bonaparte,

Georges combat votre ennemi, celui de la France, celui de cette liberté dont vous êtes un si digne apôtre.

LAVAUDANT.

Mon ennemi, peut-être... celui de la liberté, l'avenir décidera la question, celui de la France. Non, la France s'est faite homme en lui.

MARIE.

Mais Bonaparte vous persécute; votre tête est à prix.

LANAUDANT.

Ainsi donc, Bonaparte est mon ennemi parceque ; il faudrait, pour l'intérêt d'un seul, livrer trente millions d'habitans au poignard de la guerre civile. L'égoïsme m'aveuglerait à ce point!..... Non, je suis républicain; mais mon pays avant tout.

MARIE.

Alors votre silence laisse le premier Consul en butte à l'assassinat.

LAVAUDANT.

Je ne crains rien pour lui; il est trop bien entouré. Le ciel veille sur lui; l'avenir en a besoin..... Sa mort serait un crime, un crime horrible.... Ce serait vouloir l'anarchie et l'invasion étrangère; ce serait vouloir que les hordes du Nord campassent sur les débris de nos

villes renversées ; ce serait vouloir, ce qui serait plus affreux encore, le retour de ces Bourbons.

MARIE.

Ce tableau!.....

LAVAUDANT.

Est vrai.

MARIE.

Georges ne prévoit pas tout cela, car il n'est par méchant, lui.

LAVAUDANT.

Un conspirateur l'est toujours : s'il ne l'est par caractère, il l'est par politique.

MARIE.

Ainsi, votre fille est pour jamais malheureuse.

LAVAUDANT.

Qu'il consente à ce que je demande, je lui accorde ta main pour deux motifs sacrés : le bonheur de la France, d'abord, et le tien ; le tien, qui m'est plus cher que la vie........ ! Oh ! combien nous coulerions d'heureux jours dans les États-Unis, sur le sol de la liberté.... Les débris de ma fortune sont encore assez forts ;

mais Georges veut de le célébrité, cette vie modeste ne lui convient pas.... Ainsi, ma fille, il faut y renoncer.

MARIE (avec désespoir).

Y renoncer!.....

LAVAUDANT.

L'heure approche..... Rejoins mademoiselle de Beaumont, et à sept heures je serai là......

(il sort.)

SCÈNE TROISIÈME.

LES MÊMES, sauf LAVAUDANT.

(MARIE (son désespoir augmente progressivement).

A sept heures!

GROHIER (dans la coulisse)

A sept heures.

MARIE.

Bonheur, doux rêves de Marie....... avenir, amour, tout est donc perdu pour moi..... Ah! il n'est que trop vrai; il ne m'a jamais aimé....

GROHIER (à part).

Si mes dispositions était faites, ce serait bien le moment (il sort).

MARIE.

Je veux le voir, le voir encore une fois : oh ! il ne resistera point à mes larmes, car je m'abuse de dire qu'il ne m'a jamais aimé. Oh il m'aime, il m'aime, j'en ai la certitude là (la main sur le cœur), et que lui aurais-je fait pour me tromper, moi, pauvre jeune fille !

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES. GEORGES, enveloppé d'un manteau.

GEORGES, préoccupé (à part).

Rien, n'est encore disposé (apercevant Marie). Une femme (il s'approche), ah! Marie! (à part) l'instant approche, comment l'éloigner (haut) Marie...

MARIE (avec abandon).

Georges, Georges, te voilà.

GEORGES.

Que fais-tu seule ici ?

MARIE.

Je viens d'accompagner mon père, nous parlions de toi.

GEORGES.

De moi !

MARIE.

De toi... nous disions combien nous serions heureux si tu le voulais.

GEORGES.

Si je le veux.... tu en doutes, Marie!

MARIE (avec joie).

Je le savais bien moi...... alors tu vas nous suivre.

GEORGES (distrrait).

Oui, bientôt.... demain peut-être....

MARIE.

Ce soir, ce soir... nous partons, nous quittons la France.

GEORGES (avec force).

Ce soir... que lâchement, j'abandonne mes amis... Oh, non, tu ne le voudrais pas...

MARIE.

Il faut donc nous séparer.

GEORGES.

Nous séparer... qui dit cela ?

MARIE.

Et mon père, Georges, et mon père, dois-je l'abandonner, lui si malheureux, lui qui réclame tous mes soins ; et qui le consolerait sur la terre étrangère, qui le soignerait à ses vieux jours?... Ah! Georges, Georges, le ciel punit

les enfans ingrats.... cèdes, cèdes, viens avec nous... viens, romps le pacte qui te lie à l'ambition et à la vengeance.

GEORGES (distrait).

Plus tard, Marie, nous verrons.... (à part) le temps passe avec une rapidité (haut), viens, ne restes pas là, entrons.

MARIE (résistant).

Non, non, promets-moi de partir avec nous, de quitter ces lieux où le danger t'environne.

GEORGES (distrait).

Pas à présent, Marie, plus tard...

MARIE.

Plus tard sera-t-il temps? ce Grohier que la trahison peut d'un moment à l'autre..,.. ah! cette idée me fait frémir.

GEORGES (distrait).

Grohier, Grohier, c'est un infâme je le sais, mais il n'est pas à craindre.. et puis vois-tu Marie, j'ai froid rentrons (il aperçoit deux conjurés qui traversent le fond), déjà..... viens, Marie, viens..... (il l'entraîne).

MARIE (en le suivant).

Oh, tu m'écouteras, tu m'écouteras, tu ne voudras pas la mort de Marie...

SCÈNE CINQUIÈME.

GROHIER, paraissant avec ses affidés.

GROHIER.

Pour sept heures... il faut nous hâter, qu'une chaise de poste soit à ma disposition au coin de la rue St-Honoré, ne vous écartez pas de ces lieux... surveillez Lavaudant, qu'il ne puisse pénétrer à cette maison qu'après le départ de Marie... allez (ils sortent), demi heure encore, et je suis au comble de mes vœux.

(Il sort.)

SCÈNE SIXIÈME.

LES CONJURÉS, ST-RÉGENT ET CARBON (en Blouse).

ST-RÉGENT (désignant Grohier).

Éloignes.... bien.... en vérité ces gens m'inquiétaient...... j'ai cru qu'ils n'en finiraient pas..... quelle rage avec un pareil temps..... la charrette....

CARBON (montrant le fond).

Elle est là, à deux pas.

ST-RÉGENT.

Qu'on la conduise au lieu désigné (deux conjurés sortent).

CARBON.

A sept heures précises, le premier Consul doit traverser cette rue.

ST-RÉGENT.

Mais es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas contre ordre, et que Bonaparte....

CARBON.

Les chevaux sont déjà à la voiture, on n'attend plus que lui... son épouse avait dit-on quelques pressentimens, et voulait ne point aller à l'opéra, mais il l'à décidée, et à sept heures il quitte le Tuileries... ah, voilà la charrette (les conjurés placent la charrette).

ST-RÉGENT.

Voyons si rien n'y manque..... bien... cette mèche plus en dehors.... c'est cela (ils reviennent vers le premier plan), notre coup ne peut manquer; la poudre est sèche, d'une qualité supérieure, l'artifice couvenablement placé, à présent vienne l'instant. Ah! voilà Cadoudal qui sort de chez mademoiselle de Beaumont.

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES. GEORGES.

ST-RÉGENT (à Georges).

Tout est prêt.

GEORGES.

C'est bien, mes amis, c'est bien. L'instant approche où nous allons recueillir le fruit de nos travaux, hier un de nos affidés est parti pour Londres. Louis XVIII sera bientôt instruit de notre conduite, combien sera grande la récompense.

CARBON.

Oui, si elle est proportionnée au service.

GEORGES.

N'en doutons pas. Cependant il ne faut point se dissimuler le danger qui nous entoure, ni le besoin que nous avons de prudence et de courage dans ce moment solennel.

TOUS (vivement).

Nous en aurons.

GEORGES.

Il le pense mes amis, songez que le sort du monde est dans vos mains, que vous tous, sortis du peuple, vous vous élancez d'un seul bond à

côté des grands qui jadis vous éclaboussaient, la richesse, les titres, les honneurs, la renommée seront désormais votre partage, ce que n'auront pas fait vingt nations coalisée, vingt invidus l'exécutreont, vingt individus auront relevé le trône que la patrie entière avait repoussé du pied,

ST-RÉGENT.

Et comment les Bourbons ne reconnaitraient-ils pas un tel service, eux rois de France vivant d'aumônes étrangères tout à coup replacés par nos moins dans le palais de leurs aïeux, aussi je ne vois point d'emplois aux quels nous ne puissions prétendre.

GEORGES.

Il est un serment que j'exige de vous; jurons tous, si le sort vient encore nous trahir, d'emporter notre secret dans la tombe.

TOUS.

Nous le jurons.

GEORGES.

Immédiatement aprés l'exécution, trouvez-vous tous chez M. de Polignac où l'on organise le gouvernement provisoire, là nos emplois respectifs nous seront désignés par Moreau et Pichegru nos deux chefs militaires.

ST-RÉGENT.

Moreau et Pichegru sont à Paris ?

GEORGES.

Depuis hier, ils arrivent des côtes de la Brétagne accompagnés des principaux officiers Vendéens. L'escadre de Lord Nelson les a débarqués non loin de Nantes avec dix mille émigrés qui se dirigent vers Paris par petite troupe; demain ils seront ici... A propos, on parle d'un complot républicain contre les jours de Bonaparte.

ST-RÉGENT.

Oui, on désigne même les chefs.

GEORGES.

Ce bruit nous est favorable et détourne de nous l'attention de la police, mais y croyez-vous?

CARBON.

Non. Leur politique à eux n'est point de travailler dans l'ombre.

ST-RÉGENT.

C'est ce qui fait qu'ils seront toujours victimes, si le fer d'Arena eût été caché, Bonaparte n'existerait plus.

(On entend un bruit du peuple et des cris de vive Bonaparte et vive le premier Consul.)

GEORGES.

Ces cris nous annoncent que l'instant approche, dispersons-nous : toi St-Régent près

de l'artifice, toi Carbon à portée de donner le signal et vous tous chez M. de Polignac; enfin nous touchons au triomphe et demain la vengeance commencera (cris du peuple qui se rapprochent, vive Bonaparte) dans un moment, plus rien de lui, pas même son cadavre.

(Ils sortent. St-Régent se place près de la charrette).



SCENE HUITIEME

(Scène populaire. — Grand tumulte, mêlée, cris, etc.)

PEUPLE, SOLDATS, GENDARMES, ETC.

LE PEUPLE.

Vive le premier Consul! vive Bonaparte!

UN HOMME.

Le premier Consul a quitté les Tuileries.

UN GENDARME.

Prenez garde de ne pas vous faire écraser, vous autres (il écarte le peuple et s'approche de St-Régent). Que faites-vous là avec cette charrette? Retirez-vous.

(Foule de peuple; le tumulte augmeute.)

ST-RÉGENT.

Mais, monsieur, elle n'embarrasse pas; d'ailleurs, la rue est assez large.

LE PEUPLE.

Vive Bonaparte!

LE GENDARME (à St-Régent)

Retirez-vous, vous dis-je.

ST-RÉGENT.

Malédiction !..... Où voulez-vous que j'aille, puisque c'est ici que j'ai affaire?

LE PEUPLE.

Vive le premier Consul!

LE GENDARME.

Au moins, rangez-vous de manière à ne pas tenir la moitié de la rue.

ST-RÉGENT.

Comme vous voudrez.

(il feint d'arranger la charrette.)

GROHIER (entrant à pas de loup, il va frappe à la porte de Mlle de Beaumont).

La nuit et cette foule favorisent mon projet (sept heures sonnent) demain nous serons loin de Paris.

LE PEUPLE.

Voilà le premier Consul.

ST-RÉGENT.

(Mettant le feu à la mèche).

Et voilà sa mort (il sort).

LE GENDARME.

Au large, au large.

(toute cette scène doit être vivement chauffée.)

LAVAUDANT (retenu par un affidé de Grohier).

Laissez-moi passer.

L'AFFIDÉ.

Après le premier Consul.

(La voiture passe, le peuple suit en criant : vive Bonaparte.)

MARIE (sort en criant).

Mon père!

GROHIER (bas).

Ici (il la prend par la main).

LAVAUDANT (voulant passer).

Laissez-moi passer.

L'AFFIDÉ.

Un instant.

GROHIER (impatienté).

Dépêchons-nous.

MARIE.

Cette voie : mais vous n'êtes pas mon père.

GROHIER.

Qu'importe, venez toujours ; il nous attend (il l'enlève).

MARIE (criant).

Au secours! au secours!

LAVAUDANT (retenu).

Ma fille! ma fille!

(La machine éclate, Grohier et Marie tombent morts, l'affidé se sauve, Lavaudant se précipite sur sa fille, la soulève et crie en tombant à côté d'elle.)

Morte!....

UNE VOIX (dans le fond).

La voiture du premier Consul vient d'être brisée.

LE RIDEAU TOMBE.

2[me] Tableau.

BONAPARTE.

PERSONNAGES.

BONAPARTE.

LAVAUDANT.

GEORGES CADOUDAL.

ÉTAT-MAJOR, SOLDATS, etc.

Tableau-Épilogue :

LA CLÉMENCE.

(Paris. 1801. — Péristyle).

LE PÉRISTYLE DES TUILERIES.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLDATS, l'arme au bras, tambour battant au champ, entrée de l'État-Major.

BONAPARTE (en entrant, à un aide-de-camp).

Les prisonniers!

L'AIDE-DE-CAMP.

Ils sont là.

BONAPARTE.

Faites entrer!

SCÈNE DEUXIÈME.

LES MÊMES. LAVAUDANT. GEORGES, entourés de soldats.

BONAPARTE (fixant Georges).

Voilà donc où le crime conduit.

GEORGES.

Le crime?

BONAPARTE (avec force).

Le crime! monsieur, et quel autre nom donner à l'action infâme de porter la guerre ci-

vile dans le sein de son pays! Je ne vous parle pas de moi, du danger que j'ai couru, mais la patrie, la patrie, monsieur, vous n'avez donc pas d'ame, et à quel rang croyez-vous être placé dans l'estime de vos concitoyens, vous, chef d'une poignée de brigands, vous qui ne prêchez que l'assassinat et le pillage?

GEORGES.

Qu'on se depêche; que me veut-on?

BONAPARTE.

Ce ton d'ironie ne vous sied pas monsieur, vous êtes devant le premier magistrat de la république française, devant le représentant de la grande nation?

GEORGES.

La république française, je ne la connais pas.

BONAPARTE.

Les chefs dont vous êtes l'agent savent bien qu'elle existe.

GEORGES.

Mais ils savent alors que vous cherchez à l'exploiter pour votre compte.

BONAPARTE.

Vous croyez donc que je gagnerais beaucoup en troquant ma toge de consul contre un manteau de roi.

GEORGES.

Toutes vos actions tendent évidemment vers ce but, et votre ambition.....

BONAPARTE.

L'ambition! certes, oui, j'en ai de l'ambition; mais de la plus noble, de la plus grande qui fût jamais : l'avenir, la gloire, le bonheur de la France. Interrogez le peuple, il la connaît, lui, mon ambition; il sait si je suis un tyran, un homme avide. Demandez-lui s'il préfère le règne de la terreur et de l'anarchie au règne des lois; et je suis ambitieux. Oui, je le suis. J'ai dessouillé la révolution, j'ai renversé les échafauds de 93; la guerre civile, les excès que provoquèrent vos instigations; tout a disparu sous les lauriers d'Egypte et d'Italie. Croyez-vous que cette ambition me soit comptée pour quelque chose, monsieur?

GEORGES.

Eh bien, mettez le comble à votre gloire, en la déposant aux pieds de vos légitimes maîtres : rappelez les en France.....

BONAPARTE.

Les Bourbons, n'est-ce pas? Savez-vous bien qu'ils ne peuvent plus venir en France que sur cent mille cadavres. La liberté est devenu un

élément nécessaire à notre existence : on ne peut nous l'arracher qu'avec la vie.

LAVAUDANT (avec force).

Alors pourquoi l'enchaîner cette liberté que vous savez nécessaire à notre existence ?

BONAPARTE.

Vous, Lavaudant, vous dans les rangs des bandits de la Vendée !

LAVAUDANT.

Horreur ! ils sont les bourreaux de ma fille.

BONAPARTE.

Cependant, après l'explosion de la machine infernale, vous avez été trouvé près de deux cadavres.

LAVAUDANT.

Dont l'un était celui de mon enfant, mon enfant ! ma seule espérance. Oh ! délivrez-moi de l'affreuse vue de son assassin.

BONAPARTE.

Que veniez-vous faire ici ?

GEORGES.

Je dois rendre hommage à la vérité : jamais Lavaudant n'a pris part à nos actions ; il s'y est toujours refusé.

BONAPARTE.

Alors le peuple a fini par comprendre que la raison et le bon sens étaient de mon côté.

LAVAUDANT.

Mais pourquoi créer une dictature ?

BONAPARTE.

Pour avoir le droit de réprimer l'anarchie, de sauver la liberté, pour avoir le droit de punir et d'absoudre : ai-je abusé de ce droit ?

LAVAUDANT.

Non ; mais la révolution a fait un pas rétrograde.

BONARARTE.

Etiez-vous mûrs pour l'avoir toute entière cette liberté que vous tuiez à force de licence, cette liberté que mon prétendu despotisme a sauvée tant de fois, et que l'avenir prépare grande et sublime pour en inonder le monde.

LAVAUDANT.

On nous abusait. Vous la connaissez donc cette liberté?

BONAPARTE.

Si je la connais... vous demandez si je la connais? Tenez, Lavaudant, vous qui fûtes trop long-temps mon ennemi, ralliez-vous franchement à moi ; plus de haine personnelle, loin de

nous l'égoïsme, ne travaillons que pour le bonheur des peuples..... La majesté représentative fut jetée dans le ruisseau en 93, je l'ai relevée; la France m'en a constitué le gardien; je la conserverai jusqu'à ce qu'elle la reprenne; rien au delà; je rentrerai dans les rangs de simple citoyen, dès que je ne serai plus digne du pouvoir consulaire.

LAVAUDANT.

Citoyen premier Consul, je ne vous comprenais pas. Maintenant, que le ciel vous protége. Disposez de moi.

BONAPARTE.

Je n'attendais pas moins de Lavaudant; aussi n'ai-je pas cru sincèrement à l'alliance monstrueuse des républicains et des royalistes; l'anomalie était trop grande. Vous, Georges, vous que rien ne peut toucher, pas même l'amour de la patrie, partez, je vous donne votre grace...votre grace...entendez-vous. Vous direz à vos maîtres ce que vous avez vu; dites-leur que celui que vous vouliez assassiner, connaît un sentiment qu'ils ne connurent jamais : LA CLÉMENCE! Allez! mais gardez qu'on ne vous reprenne les armes à la main : aujourd'hui je pardonne mon assassin, plus tard je punirais un crime contre la nation.

GEORGES (en sortant).

Plus tard..... Adieu!.....

BONAPARTE.

Un jour la tête de cet homme roulera sur l'échafaud!......

FIN.





